Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de

Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 3 (1762)

Heft: 1

Artikel: Lettre sur l'agriculture perfectionnée

Autor: Muret, J.L.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382527

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

V.

LETTRE

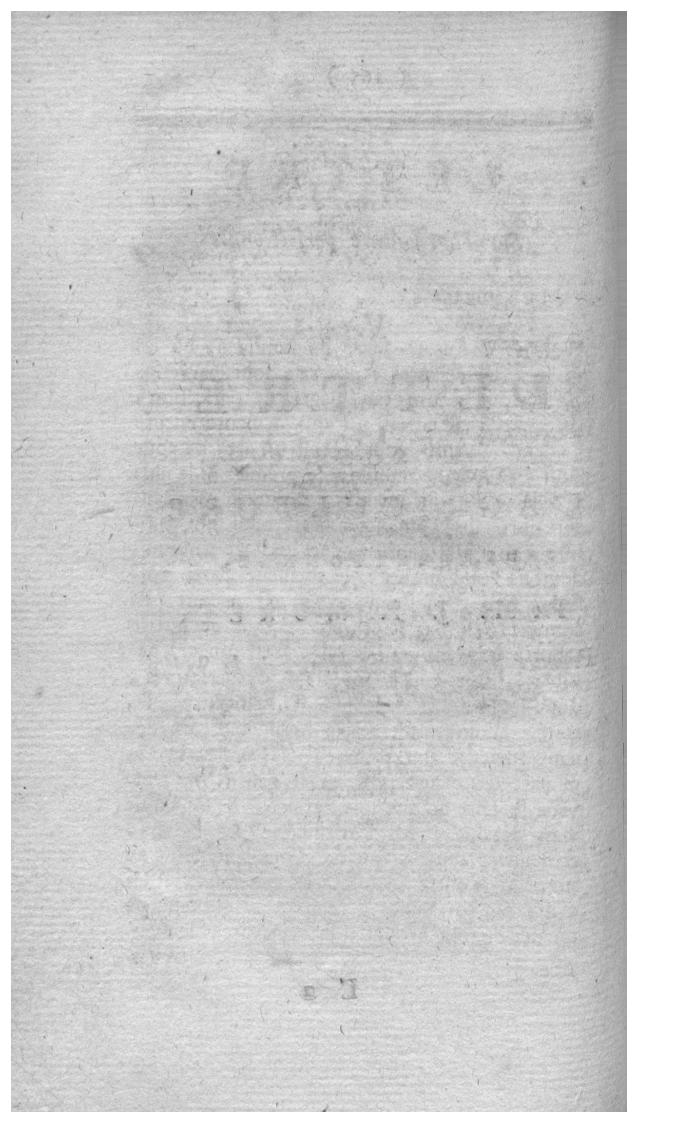
SUR

L'AGRICULTURE

PERFECTIONNEE,

Par Mr. J. L. MURET,

Prémier Pasteur & Sécrétaire de la Société correspondante établie à Vevay.



LETTRE

Sur l'agriculture perfectionnée!

MESSIEURS,

Ans ce siècle de lumières, où les D fciences & les arts sont parvenus à un grand dégré de perfection, il en est un qui demeure encore trop ignoré. Il est un art, né pour ainsi dire avec le monde, le prémier & le plus nécessaire de tous les arts, qui n'est point encore forti de l'enfance; c'est celui qui conliste à tirer de la terre, de l'héritage commun de tous les hommes, le meilleur parti possible. Oui, Messieurs, s'il est un art peu connu, c'est l'agriculture, & tout ce qui se raporte à l'œconomie rurale. C'est un art pénible, exercé par un ordre de personnes, dont les besoins & le peu d'intelligence, seront toujours un obstacle invincible aux découvertes, & aux recherches. D'ailleurs, la plûpart des expériences en ce genre, ne peuvent se faire qu'une fois l'année, & sont souvent dérangées par l'intempérie des saisons, & d'autres causes, qui ne dépendent point de nous. Mais outre ces obstacles généraux, il en existe un particulier à ce pays, qui seul est capable de tout arrêter ; je veux dire , la mauvaise opinion que nous avons du climat, & du sol de tout le pays. On regarde en général comme des idées chimériques, toutes celles qui tendent à en multiplier les productions, ou à les perfectionner jusqu'à un cer-

tain point.

Parlez d'introduire dans le pays, quelques fruits qu'on n'y ait pas encore cultivés, ou quelques races distinguées d'animaux, le préjugé s'élève d'abord contre cette proposition, & l'on croit vous fermer la bouche par un argument sans replique, en disant: cela est bon pour d'autres pays, pour les climats chauds, pour les pays fertiles. Mais a-t-on fait jusques ici beaucoup d'expériences? Le petit nombre de celles qu'on a faites, ont-elles été conduites avec intelligence? Ont-elles été affez souvent repétées? On est quelquesois rebuté par un mauvais fuccès, qui peut venir de circonstances accidentelles; & fans se donner la peine d'examiner plus outre, on se hâte de conclurre, que le pays n'est point propre à de telles productions.

Ce préjugé, Messieurs, est si fort enraciné; cette mauvaise opinion de notre terroir va si loin, qu'à peine en croyons-nous nos yeux, quand ils nous découvrent les précieuses productions que le pays donne de luimême. Le charbon de pierre se trouve en divers endroits, les bois deviennent rares, & cette découverte seroit d'une grande ressource, mais on trouve à ces charbons mille désauts pour n'en point faire usage. Ils ne sont pas comcomme ceux d'Angleterre & des autres pays; l'odeur en est insuportable; ils brulent le fer, les chaudières &c.

En vain les connoisseurs attestent-ils la bonté de nos charbons, le préjugé demeure, on ne fait point d'essais, ou si l'on en fait, c'est

d'une manière très imparfaite.

La tourbe se trouveroit aussi, si l'on se donnoit la peine de la chercher, ou d'essayer celle qui est toute trouvée, mais on veut absolument que nos terres de marais, ne sournissent point la véritable tourbe, malgré sa ressemblance parfaite avec la tourbe de tous

les autres pays.

La marne aussi est sous nos pieds en abondance, mais je dois vous annoncer, Messieurs, que sur ce point là, il y a beaucoup moins d'indocilité, & j'aime à me livrer à cette slateuse idée, que nous touchons au point d'une révolution considérable par rapport à l'agriculture. Graces à vos soins, les trésors de marne, que nous possédions sans le savoir, sont déjà aperçû du vigilant propriétaire, & vont devenir une source abondante de richesses réelles.

Cette terre précieuse, connue de nom seulement, demeuroit ensevelie sans qu'on s'avisat de la chercher; on auroit cru cette recherche inutile: la marne ne devoit se trouver que dans ces heureuses contrées, où la terre tient encore de sa fertilité primitive.

Vous avez, Messieurs, réveillé notre attention sur cet objet important. Vos questions

L 4

ont paru: & nous présenter cette découverte comme possible, c'étoit enlever le seul obsta-

cle, qui nous empêchoit de la faire.

Empressés de répondre à l'honneur de votre invitation, vos correspondans de Vevay le font mis en devoir de chercher la marne, & la grande facilité de leurs découvertes, leur donnoit même des doutes à cet égard. Ils ont fait les épreuves, & ils ont eu la fatisfaction de voir, que nous possédons la véritable marne, & des deux espèces, l'argilleuse, & l'ardoiseuse. La ressemblance de la prémiere avec l'argille, le toucher savoneux des deux espèces, la facilité à se dissoudre, l'esfervescence avec tous les acides, nous en ont présenté les caractères distinctifs, il ne reste plus qu'à en fixer, par des expériences, fur le terrein, la valeur rélative.

La marne, Messieurs, se trouve en abondance dans tout notre district; nous en avons dans les territoires de Vevay, de la Tour, Blonay, St. Legier, Montreux, & Corsier. Il s'en trouve aussi en divers autres endroits: peu contents de chercher dans les environs, nous avons écrit de tous côtés, & nous nous fommes procurés des marnes du déhors, d'Avanches, de Bienne, de Maracon, de Chefeaux, du canton de Fribourg, du Comté de Neûchatel &c. Il s'en est trouvé sur les monts au-dessus de Corsier, dans un terrein aride, où les engrais manquent, & dont la valeur peut être considérablement augmentée par cette découverte.

Sur les indications que j'avois fournies, on s'est mis à chercher, & la marne s'est trouvée dans les territoires de Morges, d'Eschischens, de Monnaz, de Vaux, de Vuflens le Château, de Préverenges, d'Echandens, de Luffy &c. Or, Meffieurs, s'il est un quartier dans tout le pays, où la marne fût nécessaire, c'est celui-ci plus qu'aucun autre. Au - dessus d'un grand & riche vignoble font des terres fortes & argilleuses, d'une vaste étendue, & d'un prix très modique. Il y croit pourtant de l'excellent bled, mais il faudroit des labours, & des engrais. Les labours manquent, par la pauvreté, & le petit nombre des habitans; par la dilette des foins, & des attelages. Le fumier manque aussi par les mêmes raisons, & comme il est, à cause du voisinage des vigues, à un prix exorbitant, des terres excellentes en elles -mêmes, demeurent en friches, ou sont très mal cultivées. La marne découverte, je vois tout ce quartier de pays changer de face. Les vignes demandent moins de fumiers; une bonne partie des engrais reftera pour l'amendement des champs & des prés, qui seront améliorés aussi par la marne, qu'on répandra sur ces fonds.

Il y a dans la paroisse de Vilette, un terrein considérable, à peu près dans le même cas. Les vignes, comme chacun le sait, y sont à très haut prix. Au-dessus du vignoble, mais à quelque distance, sont de beaux domaines, & de bon raport. Le terrein d'entre deux,

deux, inculte ou peu s'en faut, est une nonvaleur, parce que les engrais ne pouvant suffire aux vignes, & aux domaines d'enhaut, le terrein du milieu, qui est moins à portée, est totalement abandonné. Quel changement avantageux pour ce district, si une sois la marne y est employée.

La paroisse de Paleysieux, terrein argilleux, d'où les eaux ne peuvent s'écouler, nonobftant tous les labours, changera bientôt de face, si la marne qui s'y trouve est en abondance, & distribuée comme il convient, en

faisant écouler les eaux.

Quels bons effets ne doivent point résulter de pareilles découvertes, qui se multiplient chaque jour : mais, le dirai-je, Messieurs? On met sérieusement en question, si c'est un bien de perfectionner dans ce pays l'agriculture. J'entends soutenir la négative à bien des gens, qui ne manquent ni d'esprit ni de bonnes intentions, gens de tout ordre, même d'un rang distingué, & dont les sophismes sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont dans l'erreur de bonne soi, & que leurs raisonnemens ont quelque chose de spécieux.

L'abondance des denrées, disent-ils, n'est un bien, qu'autant qu'il y a un débouché suffisant, soit par la consommation intérieure,

soit par l'exportation hors du pays.

Or telle est la position de notre pays, qu'on ne doit pas espérer une grande exportation, ni de vins, ni de grains. Donc si vous perfectionnez l'agriculture, en faisant abonder les vins, vous ruinez le pays de Vaud: en faisant abonder les grains, vous ruinez le pays Allemand.

L'objection est importante; elle mérite le

plus férieux éxamen.

J'admets d'abord ce principe, que l'abondance est à charge, dès qu'il manque un débouché suffisant. Je conviens aussi, qu'on ne doit pas espérer sitôt une grande exportation de nos grains, & moins encore de nos vins, & que si la quantité venoit à être doublée tout d'un coup, ce seroit un mal réel (*).

Les partisans du système que je combats, croiront avoir cause gagnée, mais nous sommes bien éloignés de compte. Vos vues patriotiques, Messieurs, ne sont pas resferrées dans une sphére aussi étroite; vous voulez faire de notre peuple, un peuple cultivateur; vous travaillez à lui inspirer l'esprit & le goût de l'agriculture : si vous réussissez, Meslieurs, je vois l'objection disparoître; je vois les denrées, dont l'abondance nous est à charge, se convertir en mille autres, dont l'exportation est affurée; je ne suis plus en peine du débouché; au lieu d'un, il s'en ouvrira trente. Continuez, Messieurs, suivez vos projets; les richesses aportées par vos soins, seront toujours des richesses réelles.

Si

^(*) Telle est la position du canton de Berne, qu'avec un peu d'encouragement, il est très aisé d'augmenter l'exportation du vin, & surtout celle des grains, & de rendre l'une & l'autre constante.

Si la perfection de l'agriculture ne confiftoit qu'à remplir les caves & les greniers, de bleds, de vins, de denrées quelconques, au-delà de ce qu'il peut s'en consommer au pays, ou porter dans le déhors, il vaudroit mieux sans doute nous laisser ignorer cette prétendue perfection: mais l'objet de vos recherches, Messieurs, est bien différent; ce qui fait la perfection de l'agriculture, c'est de tirer de chaque denrée, la quantité suffisante, à moins de fraix, & fur un plus petit espace de terrein, & de destiner tout le reste du terrein, à la production d'autres denrées, dont l'abondance ne puisse jamais être à charge.

Or je divise en trois classes toutes les productions du pays, vins, grains, fourages, & autres valeurs quelconques, différentes du bled, & du vin, & j'envisage les terres, qui donnent ces productions, comme trois baffins, qui se communiquent, & dans lesquels

Peau prend toujours fon niveau.

Doublez les productions de nos vignes, & vous en tenez-là, vous nous écrafés. Mais 11 cette augmentation est l'heureux effet de l'agriculture perfectionnée, je n'y vois rien que d'avantageux. Si le vin abonde trop, ce ne sera jamais qu'un inconvénient passager, auquel l'esprit d'agriculture apportera bientôt du remède. Un peuple agriculteur ne s'endormira point sur ses véritables intérêts; l'état des choses, bien mieux que les édits, fera tomber les vignes de moindre raport, soit en qualité, soit en quantité; on en fera des champs.

champs. C'est mon premier bassin trop rempli, mais dont l'eau ne se perd point, elle se vuide dans le second.

Peut-être alléguera-t'on ici l'expérience contraire. Il y a plus de quarante ans, qu'on se plaint de l'abondance du vin, & bien loin qu'on y ait remédié, en arrachant les moindres vignes, on en plante tous les jours de nouvelles; on fait valoir toujours plus les anciennes. Je conviens du fait, mais je ne puis attribuer une si mauvaise œconomie, qu'à l'ignorance & à l'impersection de l'agriculture.

Jusques ici la culture des vignes est la leule branche, qu'on ait portée à quelque degré de perfection, & toute autre étant négligée dans les pays de vignobles, on tire encore meilleur parti des vignes que des autres tonds, dont la culture & l'entretien coutent trop, vû la rarcté des attelages & des engrais. Mais perfectionnez l'agriculture, les autres fonds ayant acquis une valeur, qu'ils n'ont point aujourd'hui, le propriétaire fera Ion calcul, & préférera à de mauvaises vignes, de bons champs, qu'il faura bien mettre en valeur; car il faut observer, que le produit étant augmenté, & les fraix diminués, par la multiplication des attelages, & des engrais, tel champ qui aujourd'hui ne vaut que dix écus l'arpent, en vaudra peutêtre soixante, jusqu'à cent.

Ce calcul paroit exagéré, mais il ne l'est point, parce qu'il s'agit du produit net. Je suppose un champ, que je veux mettre en froment, terre forte, argilleuse, bonne en elle-même, mais qui exige des amendemens. Une pose ou un arpent coutera dix francs de labourer, trente francs de fumer; laissons la paille pour les fraix de recueillir, de charier, & de battre le grain: je fupose la recolte dans une année ordinaire, de 40 quarterons, les semences prélevées; à quinze baches, ce sera soixante francs. Déduction faite des fournitures, il y a 20 L. de produit net. Suposons encore vingt francs de produit net pour l'année suivante, où le champ est semé en avoine, ce sera 40 L. pour trois ans, puisque la 3e. année, le champ est en jachére. Si le champ doit deux quarterons de cense, ce sera environ neuf francs pour les trois années, reste 31 L. un peu plus de dix francs par an.

Joignez-y les casualités; les grêles, louage de granges, difficulté de faire labourer par autrui, les embarras qui rebutent ceux qui ne sont pas eux-mêmes laboureurs, l'impossibilité d'ensemencer à la sois, une certaine quantité de champs. De là vient que cette espèce de sonds est méprisée, & n'a presque

aucune valeur.

Suposons maintenant les choses, telles qu'elles seroient, si l'agriculture se persectionnoit jusqu'à un certain point. Les engrais multipliés, les attelages se multiplieront aussi; les labours & le sumier baisseront de prix, d'un tiers tout au moins. Je compte six francs de labours, je laisse 30 L. pour le sumier, dont j'augj'augmente la quantité, ma recolte sera double 120 L.; ôtez 36 L. de sournitures, j'ai 84 L., plus de quatre sois le produit net du prémier calcul. Cependant les censes seront les mêmes, les embarras ne seront pas plus grands, & comme tous les champs pourront être mis en valeur, leur prix qui étoit tombé, en raison des terres laissées en friches, n'augmentera pas simplement du quadruple, en raison du produit net, mais bien au delà, par l'empressement des acheteurs à posséder des sonds d'un raport assuré, dans un pays, où il n'y aura plus de terrein inculte.

Mais dira-t-on, vous ne voyez pas qu'en Parant à un inconvénient, vous tombez dans un autre, qui n'est pas moins grand. Vous suposez qu'un peuple attentif à ses intérêts convertira de mauvaises vignes en de bons champs. Or ajoutez ces nouveaux champs à ceux que nous avons déjà, dont le produit, Par votre suposition, sera doublé, & plus que doublé, par le grand nombre de terres incultes qu'on saura mettre en valeur : que ferons-nous de nos grains? L'abondance de bleds ne sera pas moins à charge que l'abondance de vins. Eh bien! nous multiplierons les prés, & toutes les productions qui apartiennent à la 3e. classe, chanvres, lins, tabacs, lafran, pastels, garances, navettes, pavots, &c. C'est mon second bassin qui se vuide dans le troisième; mais celui-ci n'a point de fond, & à quelque point que l'agriculture se perfectionne, il ne sera jamais trop plein. Il

de vin, le sur-abondant nous seroit à charge, mais il ne peut y avoir excès dans les

productions des prés.

Faites - en le produit doublé, triplé; multipliez-le autant qu'il vous plaira, ce sera tant mieux; l'exportation des bestiaux est assurée, & d'autant plus facile, qu'ils se transportent eux-mêmes. Eussions-nous dix sois plus de chevaux, de bœufs, & de moutons, nous les vendrions toujours avantageusement. J'en dis de même des cuirs, & de toutes les peaux. Les fromages auront toujours leurs débouchés, aussi bien que les huiles, le suif, & le miel, si nous en avions à vendre. Les laines en nature, ou mises en œuvre, seroient aussi d'un grand revenu.

Je ne dois pas oublier l'article des chanvres & des lins, qu'on ne cultive presque point au pays de Vaud, manque de sumier. Mais si l'agriculture se perfectionne, nous aurons plus de sumiers, & nous pourrons vendre des toiles, au lieu qu'une bonne partie du pays est dans le cas d'en acheter. Mais sans attendre cette révolution, qu'est-ce qui empêche cette culture, dans les endroits du pays, où le sumier est en abondance?

Le pays d'Enhaut, par exemple, n'a point de vignes, presque point de champs, le su-mier est employé sur les prés, où il sait bien, mais où il n'est pas d'une absolue nécessité; si chaque famille cultivoit du chanvre & du lin, au double de ce qu'ils en cultivent, cette pro-

duc-

duction seroit encore plus que doublée, par la main d'œuvre; ce peuple qui demeure oisif, une partie de l'année, seroit toujours utilement occupé, les uns à saçonner le chanvre, les autres à le filer, à lessiver le fil, à faire la toile, à la blanchir, à la porter au marché: ce seroit pour ce pays - là une espèce de manufactures, une source considérable d'occupations & de profits.

La soye peut devenir aussi un objet important, & c'est une branche d'œconomie, qu'il seroit à propos d'encourager aujourd'hui, qu'un grand nombre de particuliers ont commencé des plantations, qu'il seroit dommage de laisser inutiles. Les meuriers réussissent en divers endroits du pays, entr'autres dans le balliage de Vevay, & dans le gouvernement d'Aigle. On sait bien que cet arbre, comme tout autre, nuit aux vignes, aux champs, & aux prés; mais si une sois l'esprit d'agriculture gagne, nous aurons du terrein pour tout.

Une objection qu'il ne faut point passer sous silence, c'est que les vers à soye exigeant des soins, précisément au tems des effeuilles, la culture des meuriers ne pourra que nuire à la culture des vignes, en augmentant la rareté des ouvriers: Mais je pense tout autrement: Assitôt que nous aurons à Vevay, une certaine quantité de seuilles à cueillir, toute la jeunesse du Pays-d'Enhaut, & du balliage d'Oron, qui est peu occupée dans cette saison, viendra nous offrir ses services, & cette branche d'agriculture fera subsister beaucoup

de

de pauvres, non seulement dans les quartiers, où croissent les meuriers, mais aussi dans le

voisinage.

Je prévois bien, Messieurs, que la perfection de l'agriculture sera baisser le prix de toutes les denrées; mais je prévois aussi, que ce sera au profit du public, sans aucun détriment pour le propriétaire. Autre est une abondance passagére, qui vient de plusieurs riches recoltes, inattendues; autre est une abondance sixe & régulière, qui a sa source dans l'intelligence, l'activité, l'industrie du laboureur. La prémière apauvrit le propriétaire, sans mettre le peuple fort à son aise, l'autre soulage le peuple, sans diminuer les richesses du

propriétaire.

Otez les casualités, le prix des denrées doit être en raison composée, du prix des fonds, & des fraix de culture: si donc l'agriculture se perfectionne, tellement qu'une pole de champ, semée en bled, donne bon - an mal - an douze facs au lieu de six, & la pole de vigne deux chars au lieu d'un, (pourvu toutefois, que la balance des denrées ait lieu, dans une juste proportion avec les besoins du pays,) les denrées baisseront de prix, peutêtre d'un quart, peut-être d'un tiers. Je supose toujours qu'il n'y en ait point trop dans tout le pays, alors le propriétaire tirera sa rente, le fermier son travail, la main d'œuvre baissera en proportion, les manufactures pourront s'établir, la population augmentera; car comme dit le célébre Montesquieu, partout personnes, il se sait un mariage. On m'objectera sans doute, que nonobstant l'abondance de ces deux années, la main d'œuvre
n'a point baissé; mais j'ai prévenu l'objection.
Une baisse casuelle des denrées ne change point
l'état des choses, ou ne les change qu'en mal;
c'est l'industrie, l'esprit d'œconomie qui produit des changemens fixes & utiles. Vous
avez, Messieurs, à combattre l'Hydre des préjugés; mais vous avez cet avantage, qu'on
peut détruire ce monstre, sans abattre toutes
les têtes à la fois. Il est déjà blessé dangereusement, j'espère que dans peu, vous en serez
pleinement victorieux.

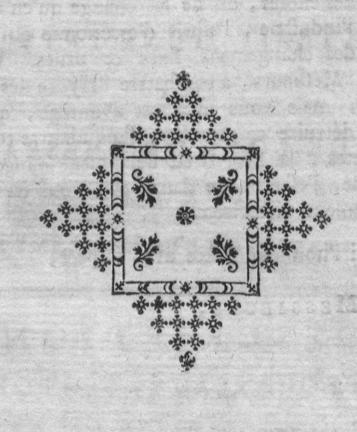
J'ai l'honneur d'ètre avec respect,

MESSIEURS,

Votre très humble & très obéissant Serviteur

Jean Louis MURET.

Vevay 22. Janvier 1762.



the design of the tensor

ACKIEPEUKE. 189